Zeitschrift: Vox Romanica

Herausgeber: Collegium Romanicum Helvetiorum

Band: 11 (1950)

Artikel: It. menzogna ; fr. mensonge ; esp. mentira

Autor: Jud, J.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-12763

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 30.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

It. menzogna; fr. mensonge; esp. mentira1

A M. Mario Roques

Constituons d'abord le dossier qui sera le point de départ de notre étude.

Les parlers romanches² des Grisons, depuis le Saint-Gothard jusqu'à Müstair sur le Rom, affluent de l'Adige, connaissent les variantes suivantes du type *「MENTIONIA」 qui répond à l'it. menzogna, afr. mençogne: surselv. manzegna, sousselv. manzegna, Schons manzigna, surmeir. manzigna, engad. manzögna. La phonétique des parlers grisons nous apprend que les formes en -ö- de l'Engadine sont plus anciennes que celles en -i- et en -e- des parlers du bassin du Rhin. La phonétique subtile des parlers romanches nous permet aussi – et la chose importe davantage – de définir la nature de l'o du type étymologique latin postulé pour l'italien menzogna (*MENTIONIA ou MENTIONIA?) et de placer le mot manzögna dans son ambiance sémantique primitive et naturelle.

En effet, les parlers rhétoromans possèdent deux résultats divergents pour les suffixes -ōnia et -ŏnia. Pour -ōnia ils ont un témoin absolument irréprochable: symphōnia, au sens de 'clochette de vache', se reflète en surselv., sousselv., surmeir.: zampugn, Bravuogn, engad. zampuogn, s- (cf. AIS 4, 1190). Or -ugn, -uogn est, comme l'a bien vu Martin Lutta (Der Dialekt von Bergün, § 94), le résultat normal de -ōniu, résultat qui se retrouve dans les successeurs romanches de favōniu, d'arrōnea, de *betulneu

A cause du retard de la publication des Mélanges qu'on désirait offrir à M. Mario Roques pour son soixante-dixième anniversaire, nous avons préféré faire connaître notre contribution dans la Vox Romanica. – Je remercie mon ami, Ant. Duraffour, d'avoir revu le texte du manuscrit.

² Je renvoie le lecteur à la carte de l'AIS 4, 713.

'bouleau' et de cuneu. Ni l'afr. mençogne, ni l'it. menzogna ne permettent de deviner la nature de la voyelle latine de *「mentionia" (cf. it. sogno < somniu). Seule la série romanche: surselv. manzegna, engad. manzegna; anc. surselv. scregn, engad. ascregn 'souillure' ($DRG\ 1$, 451); surselv. pitanegn, engad. pitanegn 'action de putain'; surselv. striegn, engad. striegn 'sorcellerie', surselv. putregna, anc. bas-engad. putregna 'pourriture morale, escroquerie' (Ascoli, $AGI\ 7$, 505) sont là pour prouver l'existence d'une ancienne diphtongue $\ddot{u}e\ (>\ddot{o}) < lat. \ \breve{o}$. Cette série d'exemples¹ que je viens de citer a également l'avantage de nous faire connaître l'ambiance sémantique du mot *「mentionia": il s'agit d'une série de termes — attestés surtout dans les écrits des moralistes et des prédicateurs romanches — désignant des vices et des péchés réprouvés et condamnés par la doctrine à laquelle obéit le vrai chrétien.

Le substantif * MENTIONIA s'arrête aujourd'hui aux confins de la zone romanche des Grisons. Sur la foi de la carte de l'AIS 4, 713, toute l'Italie septentrionale, centrale et méridionale jusqu'au point calabrais 765 paraît avoir remplacé menzogna par le succédané extrêmement vivace bugia, ou par d'autres mots secondaires ou tertiaires; par contre \(\textit{menzogna} \) continue \(\text{à} \) se maintenir dans la Calabre centrale et méridionale ainsi qu'en Sicile. L'état de choses que reflète la carte de l'AIS est un instantané de 1920-1930, mais les matériaux puisés dans les dictionnaires dialectaux ou monographies locales confirment les données de la carte. Les glossaires de la région calabraise-sicilienne sont les seuls à enregistrer \(\text{menzogna} \) comme vivant. Cependant quelques textes sont là pour attester plus au nord l'ancienne vitalité du type \(\text{menzogna} \) ou d'un dérivé, balayé ensuite par \(\text{bugia} \), 「bugiardo¬: anc. lomb. menççonnea (AGI 12, 414), anc. genov. menzoner (AGI 10, 143), anc. bolonais mençonero (Monaci, Crestom., p. 533); les articles du Vocabulaire de la Crusca menzogna, -quero nous révèlent à leur tour une couche sous-jacente de

On pourrait la compléter par les surselv. malmundegn «malpropreté», mistregn «métier», les anc. engad. brudgiögn «malpropreté», schlaschögn «dissolution morale», ruffianögn «maquerellage», etc., Melcher, AnSR 39, 10.

「MENTIONIA dans la Toscane. Les vers de l'*Inferno*, XXIII, v. 142 à 144 méritent d'être cités ici, parce que l'un des «frati godenti», s'adressant à Virgile, déclare:

... «Io udi'già dire a Bologna del diavol vizi assai, tra' quali udi' ch'elli è bugiardo, e padre di menzogna.»

Et les commentateurs de Dante n'ont pas manqué de rappeler le verset 44 du chapitre 8 de l'Evangile selon saint Jean dont il sera longuement question plus bas.

Quant au rapport sémantique entre "menzogna" et "bugia", retenons l'importante assertion du fameux philologue florentin Benedetto Varchi qui, dans son dialogue, veut faire comprendre à son interlocuteur les finesses du parler florentin: «quando alcuno dice una cosa la quale sia falsa, ma egli la creda vera, si chiama: dire le bugie, che i Latini dicevano dicere mendacia; ma se la crede falsa, come ella è, si chiama, con verbo latino, mentiri, o dire menzogna¹.» De ce passage, il ressort de toute évidence que la menzogna est un péché moins pardonnable que la bugia; nous ne nous étonnerons plus que menzogna soit le terme du moraliste, du prédicateur, tandis que bugia – à l'instar du fr. menterie – sert ou servait à voiler la gravité de la faute reprochée à un menteur.

Les parlers de la Gaule connaissent deux variantes de *「MEN-TIONIA「:

1º mençogne, attesté assez fréquemment en ancien français; anc. prov. mensonha.

2º mensonge, auquel correspond un anc. prov. mensonga, mensonja, mensonga, mensorga, mensorga (les mêmes variations du radical se retrouvent dans le dérivé mensongier). L'ancien catalan se range à son tour du côté du gallo-roman: anc. catalan mensonega², mensoneguer 'mentider', mensonegueria 'mentides' (à côté

¹ Cf. aussi un autre passage analogue dans le Vocabulaire de la Crusca s. menzognero.

² Le dicc. Aguiló relève mensonja (Crónica Jacme) à côté de mensunya (de la prov. de Lleyda), monsónaga, -nega; -aguer; -onogueria.

³ Selon Moll, Suppl. cat. s. mentionia. Le même auteur attribue au castillan monserga (cité comme catalan par M. Brüch avec le sens de 'Quatsch, Quasel') que je ne réussis à dénicher nulle part.

de mensonega il existe mentida qui paraît être plus récent). Il s'oppose donc à l'ibéroroman mentira qui apparaît dès les plus anciens textes portugais et espagnols.

J'ai vainement essayé de localiser les variantes mençogne et mençonge, recueillies par moi dans les textes vieux-français ou attestées dans Godefroy. Ce qui me paraît sûr, c'est que la fréquence des formes mençogne à côté du pic. menchogne¹ suffit à attester sa vitalité en dehors du territoire picard. Elles cèdent toutefois la place à mensonge dans les textes postérieurs au 14° siècle. Ce qui est également certain, c'est que les patois modernes, qui d'ailleurs se sont souvent débarrassés de 「mensonge en faveur de mente, menterie, ne conservent aucun survivant de 「mençogne en mais exclusivement des formes répondant à l'afr. menconge.

Quant à l'anc. prov. mensonha, Levy enregistre trois passages de l'Italien Zorzi mensuenha; d'Arnaut Daniel messonha et de Peire d'Alvernhe². Pour mençonhier, Levy ne connaît qu'un seul exemple du Donat: mençoigniers (= mendax). On serait tenté de rattacher à la zone du prov. \(\tau mensonha \cap \) la mensunya, enregistrée par Aguiló pour la prov. de Lleyda (= Lérida).

La forme provençale qui correspond à l'afr. \(^rmençonge^\)\) offre dans les textes comme dans les parlers actuels, des variantes assez curieuses qu'il vaut la peine de discuter brièvement. Les voici:

- 1º mensonega, mesonga; mensoneguier
- 2º mensorga, mesorga; mesorguier, mensorguier
- 3º mensonja

Partant de l'observation de M. A. Duraffour³ que certains vieux textes religieux, rédigés en ancien provençal, reflètent mieux les anciennes divergences du domaine de la langue d'oc que les

On ne saurait passer sous silence le fait que menchogne est très fréquent dans les textes picards qui offrent pourtant aussi menchonge.

² Mon ami, Ant. Duraffour, me rappelle également l'existence de *mençonia*, *meçonia* dans les ms. vaudois de Grenoble et *meczonia* dans le ms. vaudois du Nouv. Test. de Zurich, publié par C. Salvioni, *AGI 11*, 115, mais *mezongier* p. 116.

³ VRom. 5, 279.

œuvres des troubadours, on sera porté à attribuer la forme mensonega, mensonga à la Provence¹ proprement dite. 「messorga¬, qui est assez fréquente dans les textes languedociens (Prise Damiette 810, Evang. Joh.² 8, 44 messorga, selon Levy, s. v.), surgit aujourd'hui dans le territoire de 「dimergue¬ (< dominicu 'dimanche'), de canorgue (< canonicu) et de domergue (< dominicu adj.)³.

Quant à l'anc. prov. mensonja, je ne réussis pas à le localiser. Il ne peut subsister aucun doute que les formes provençales –

- ¹ Confession provençale, ZRPh. 10, 157, 12b: mensungas (le même texte offre beneeita < benezeita, veir < vezer, baiar < baizar, hauvir < auzir); Floretus (région de Marseille, selon P. Meyer, R 21, 310). Quant à la vie de sainte Douceline (messonega, messoneguiera), elle est attribuée, comme me fait savoir M. A. Duraffour, à la région de Marseille par le dernier éditeur, R. Gout, Ars et fides 3. − Le texte vénérable de la Chanson de Sainte-Foi d'Agen offre menczonga: la patrie de l'auteur devrait être recherchée, selon Ant. Thomas, dans le dép. de l'Aude, en dehors de l'aire de 「domergue¬.
- ² Dans une thèse élaborée sous la direction de M. A. Duraffour et présentée à l'université de Grenoble en 1944 (2 exemplaires dactylographiés à la bibliothèque de cette université), M. Aleksandravičius a étudié la langue des *Traductions en anc. prov. des textes évangéliques*. Il est arrivé à localiser très précisément des formes et des mots précieux, de l'ancien provençal.

Le ms. 2425 de la Bibliothèque nationale, partiellement dépouillé par Rochegude, et dont diverses formes ont pu ainsi passer dans Levy, Suppl. Wtb. a été exploité par M. A. (textes des Evangiles), et ses dépouillements ont été complétés par M. Duraffour: Joh. 8, 44: mesonega 'mendacium' (cité par Levy), mais Romains 3, 7 contient mesorga. Ce texte paraît originaire de la région de Nice; il aurait servi, selon M. A., à une communauté vaudoise, dont aucune trace historique n'a subsisté. – Le ms. lyonnais (N. T. L.), dont la reproduction photolithographique par L. Clédat a servi à d'assez nombreux dépouillements personnels d'E. Levy – cf. aussi VRom. 5, 279 – contient les formes messorga, mesorga, mensorga. La langue de cette traduction est de la région toulousaine (communication de M. A. Duraffour).

³ Pour -rg- (< -neg-), je renvoie à l'étude que publiera prochainement M. H. Bruppacher sur les noms des jours de la semaine où il discute les descendants provençaux de dominicu en provençal. On consultera aussi les cartes 836, 319 de l'ALF qui permettent de circonscrire la zone actuelle de $\lceil messorgo \rceil$.

comme le fr. mensonge – ne remontent à un type *\(^\mathbb{MENTIONICA}\) qui a fini par ensevelir la couche sous-jacente de *\(^\mathbb{MENTIONIA}\) dans le territoire gallo-roman.

Avant d'aborder l'étymologie de [MENTIONIA], examinons la vitalité du suffixe nominal -ogne, -onge dans le territoire galloroman. Laissant de côté l'afr. besoing, besogne, je ne connais que le substantif ivrogne1 au sens d'ivresse', attesté exclusivement dans des textes de l'anc. wallon et ivrelogne², qui figure dans des textes picards et anc. wallons. Touchant le passage du subst. ivrogne 'ivresse' à l'adjectif ivrogne 'ivre', O. Bloch cite le lat. CRAPULA 'ivresse', mais ce n'est pas le lat. CRAPULA, mais bien le fr. crapule qui, à une date récente (à travers un collectif, cf. FEW 2, 275), passe à désigner le débauché, comme jeunesse (à travers un collectif 'les jeunes gens') désigne la 'jeune fille'3. Peutêtre vaudrait-il mieux penser à des exemples de mots passant à désigner celui qui personnifie une notion abstraite comme it. podestà 'pouvoir', qui désigne ensuite le 'syndic d'une commune', l'esp. justicia 'justice' avec son sens de 'juge', l'esp. cura 'cura parochiae' avec son sens de 'curé' (Meyer-Lübke, R Gramm. 2, p. 3694). Quoi qu'il en soit, la forme la plus ancienne paraît bien être *EBRIONIA qu'on pourrait croire forgée sur un mot latin tel que HISTRIONIA (< HISTRIO), mais qui peut-être n'est autre chose qu'un satellite de [MENTIONIA]5.

C'est à Louis Gauchat que revient le mérite d'avoir attiré l'at-

¹ La forme *ivroin* masc., enregistrée avec deux exemples par Godefroy, serait selon O. Bloch tiré d'*ivrogne*, considéré comme le féminin (d'après quel modèle?).

² Je ne connais pas de diminutif d'ivre : *ivret, point de départ d'ivretogne, mais cf. ivrognet dans Godefroy.

³ Quelle est l'origine de *cacogne* 'Streit', 'unrechtmässiger Anspruch' (Tobler-Lommatzsch)? Le FEW 2, 48 le range avec H. Andresen ZRPh. 22, 87 dans la famille de 「caqueter」.

⁴ Cf. pour le passage de l'abstrait au concret l'exemple *onfontilonge*, qu'on va citer.

⁵ Tobler-Lommatzsch s. amertume cite li amertonde del pechiel, attestée dans le Dialogue de Gregoire lo Pape, ed. Foerster 294, 20: s'agit-il d'une faute pour amertonge ou d'un AMARITUDINE adapté au français?

tention des romanistes sur la vitalité du suffixe -onge dans le domaine suisse du franco-provençal (Mél. Grandgagnage, p. 165–175). Il a rappelé la trouvaille d'Antoine Thomas (R 44, 345), qui exhuma l'anc. bourg. enfantillonge 'enfantillage', le rapprochant d'onfontilonge1 'idiot' de l'Ile d'Elle (Vendée), de l'anc. prov. enfantilhorga (à côté de -lherga, R 27, 115), auguel j'ajoute l'anc. paves. fantiglonnea, enregistré dans le gloss. anc. pavesan (publié par Carlo Salvioni, AGI 12, 403; 14, 241, N 2) et interprété par le maître tessinois comme un dérivé d'(IN)FANTILIA2. Recueillant dans la seule Suisse romande une quarantaine de substantifs abstraits en -ondze, groupés autour de mèsondze 'mensonge', L. Gauchat n'a pas manqué d'en faire ressortir le lien sémantique: ils désignent des états physiques ou moraux de caractère nettement péjoratif. La vitalité de -ondze paraît être moins forte en Savoie (6 exemples) et dans le Val d'Aoste, qui jusqu'ici n'a fourni que deux exemples (etorgnondze et vieillondze)3.

¹ Cependant le glossaire de l'île d'Elle ($RPFL\ 3$, 94) offre encore parlonge et mélonge; c'est le dernier mot qui est significatif, car nous devons tenir compte du fait que le parler de l'Île d'Elle fait passer fréquemment $\tilde{a} > \tilde{o}$: cf. onden «andain», formonce «formation», djémondai «quémander»; onfontilonge pourrait donc être 「enfantilange \].

² C. Salvioni était resté perplexe en face du suffixe -ea de fantiglonnea et de mençonnea - le dernier aussi dans les Prediche galloitaliche, publiées par W. Foerster, RSt. 4, 1 (texte ancien-piémontais) - qui figurent dans le texte: Neminem laedi, texte capital pour l'histoire de l'ancien dialecte de Pavie. C. Salvioni, AGI 14, 241 N était même allé jusqu'à envisager la survivance du suffixe -ета dans fantiglonnea et mençonnea. En réalité, il s'agit d'une survivance précieuse de -onica en Haute-Italie. Quant à la chute de -c- intervocalique devant -o- et -A- on n'a qu'à rappeler les mots domenea, gierea, aosto, seonde < domenica, chierica, agosto, seconde, relevés par Salvioni dans son Antico Dialetto pavese § 23 et les anc. piém. coleerà «collocherà» (Serm. subalp. 23, 62, ed. Ugolini dans les Testi antichi ital.), neun (< NECUNU, loc. cit. 23, 63), prea (< precat, loc. cit. 29, 43), espanteer < *expanticare «éparpiller » (loc. cit. 31, 100). – menzonnea figure a côté de menzonger p. 26, 69; 27, 70.

^{* 「}vieillonge」 couvre – comme son contraire anc. bourg. 「enfantillonge」 – une aire assez étendue; lyonn. vieillongi, dauph. vieil-

Le suffixe -ondze1 franco-provençal s'adosse à son tour - je l'avais démontré dans le Bündner Monatsblatt, 1917, 135 - à un suffixe -onia très vivace dans les parlers piémontais et moins vital dans le lombard. Voici les mots munis du suffixe \(\cap ogna \cap \) sur la liste des exemples relevés pour Castellinaldo et la région monferrinepiémontaise par G. Toppino, StR 10, 28 et 189, Giacomino, AGI 14, 427, Morosi, AGI 11, 357 (pour Pral, provençal), Salvioni, AGI 12, 394 et Pellandini-Salvioni (Glossario d'Arbedo, BStSvIt. 16, 73) (je range les mots selon l'ordre alphabétique): piém. ambriacoña «ubbriacatura», brunçoña «ubbriacatura»; Pral kajöño «diarrea»; anc. mil. et anc. lomb. cativogna «malvagità»; Arbedo firogna «veglia, locale dove le donne convengono le sere d'inverno per filare e conversare», bellinz. firögn (selon Salvioni: 'forse adoperato non senza un certo condimento di biasimo'); Castellinaldo gatoña (andé η g-) «andare in gattesco»; Pral laköño «leccornia» (cf. lecuegno dans les Alpes, cité par Mistral); Arbedo malögn «opera cattiva, misfatto, dispetto»; Castellinaldo marćoña «marcidume»; Narzole mascaroña «maschera»; Pral mejröña «il tramutarsi dei pastori di residenza nelle alpi»; Castellinaldo nivuroña «nuvolaglia», ñauroña «ciangottio»; Arbedo paströgn «intruglio, pasticcio»; ant. astig. pautrogna «bruttura»; Narzole pikoña «ipocondria»; Castell. putrogna «putridume»; piém. püçoña «leziosaggine»; Guarene puskoña «raffreddore»; Pral rāpöño «smania di appropriarsi la roba altrui»; piém. raućoña «raucedine», rejdjoña «assideramento» (< RIGIDU); sburçoña; bolsaggine»; Castell. tisikoña «tisichezza»; San Damiano d'Asti vuroña «lolla del granturco» et j'ajoute le piém. ciocogna «ubbriacatura».

longi, prov. mod. vieiounge auxquelles on n'oubliera pas d'ajouter maintenant vietõzi (à Vaux, relevé par Duraffour) et les formes analogues recueillies par Devaux, dans les Terres-Froides, no. 6555. Vieillongi est très fréquent dans les Légendes en Prose, texte ancien de la région lyonnaise.

¹ J'ajoute encore fr. lyonn. ventonge 'ouragan', 'tourbillon de neige' (Mège).

² Mussafia, Beitrag, 74 N cite encore crémon. marzimonia 'putridume', romagn. carsimogna, sard. acreschimonia 'aumento', qui, à mon avis, par leur suffixe sont modelés plutôt sur les formations latines quaerimonia, parcimonia, acrimonia, acrimonia, tris-

Résumons les résultats qui se dégagent des matériaux soumis jusqu'ici au lecteur:

- 1º Parmi les mots munis du suffixe [-ogne] et [-onge], *[MENTIONEA] et *[MENTIONICA] couvrent l'aire la plus étendue (France, anc. catalan, Grisons, Italie).
- 2º Les zones de la plus forte vitalité du suffixe sont la Suisse romande (-ondze), le Piémont (-ogna) et le rhétoroman des Grisons (-ögn, -ögna). La Lombardie n'en connaît plus que peu de survivances, l'Italie au-delà de l'Adda et au sud du Pô¹ paraît en dehors de menzogna ignorer un suffixe -ogna. Le midi et le nord de la France sont également pauvres d'exemples pour des mots en -ogne et en -onge.
- 3º L'Italie septentrionale² et le domaine romanche offrent pour le suffixe presque exclusivement des mots en -oña; l'anc. français connaît par contre deux variantes: a) -ogna d'accord avec l'Italie; b) -onge d'accord avec le vieux provençal-catalan -onega, -orga, mais rarement représenté dans la Haute-Italie occidentale.
- 4º Les formes grisonnes postulent -onea (avec ϱ tonique ouvert); pour -onica gallo-roman la convergence des résultats de - ϱ et - ϱ toniques devant n+cons. empêche de reconnaître la qualité de l'o latin.
- 5° Les formations en -ogna, -ondze sont richement représentées dans la Suisse romande, le Piémont et les Grisons³: dans ces trois
- TIMONIA. MEYER-LÜBKE, RGramm., p. 462 cite encore piém. pussiognia «leziosaggine» (< pussiè «far vezzi»): j'ignore la source du piém. destrüčogna; sur le piém. sirognè vb. «curvare, torcere» Mussafia, Beitrag 29; voir aussi Serra, D 9, 177.
- ¹ L'anc. vénit. levrosonia «lèpre», attesté jusqu'ici une seule fois par Mussafia, Beitrag 74, est peu sûr quant à la voyelle tonique (-onia o -ógna?; ñ est noté par -gn-: cignar, ugnolo). L'aret. picuña «Geiz» est bien isolé; le campid. piccigongia (< piccigái) «straccaggine, fastidio» paraît aussi isolé.</p>
- ² Pour les formations anc. lomb. *mençonea*, *fantiglonnea* cf. la note p. 107.
- ³ TH. ELWERT, Mundart des Fassatals, § 352, ne cite que deux mots: porter mancogna «porter le deuil» (< mancare) et tscharkegna, Gardeina tscherkuenia «cadeau qu'on donne à une femme accouchée» (< ciarké «essayer (un mets)».

régions, les mots munis de ce suffixe sont souvent de nature nettement dépréciative. On a l'impression d'un plant de vigne qui a beaucoup provigné dès le haut moyen âge.

II.

Examinons maintenant l'histoire sémantique du chef de file *「MENTIONIA」, *「MENTIONICA」.

Ce n'était pas une tâche aisée que de créer à côté du latin, langue sacrée, une terminologie religieuse et morale en langue romane ou vulgaire; mais le besoin d'initier les catéchumènes à la doctrine de l'Eglise, de mettre les paroles de Jésus-Christ et les principes de la morale à la portée de l'auditoire des fidèles réunis dans l'église, obligea de bonne heure le prêtre et le prédicateur à abandonner le latin officiel et à constituer un fonds de vocabulaire religieux en langue romane, vocabulaire préparé et enseigné dans les séminaires qui étaient institués auprès des évêques des centres diocésains. Certaines notions capitales du domaine moral et religieux devaient être développées à l'aide d'éléments lexicaux empruntés à l'idiome parlé de la 'plebs', qui de plus en plus ignorait le latin ecclésiastique.

Une des notions essentielles de la doctrine chrétienne fut la conception nouvelle du mensonge, bien divergente de celle du monde païen.

Depuis longtemps on a relevé l'importance des discussions sur l'essence du mensonge dans les écrits des Pères de l'Eglise et des moralistes catholiques du haut moyen âge. L'Ancien Testament avait dénoncé le mensonge comme un des caractères de l'impie et il annonce que le mensonge aboutit à la mort de l'âme: Os quod mentitur, occidit animam (Sap. I, II). Le Nouveau Testament ne procède plus par menaces contre les menteurs, mais il insiste sur le fait que l'esprit du Christ est un esprit de droiture et de vérité qui ignore la duplicité et la déloyauté: les disciples de Jésus sont tellement amis de la sincérité qu'une seule de leurs affirmations vaut tous les serments (Matthieu V, 37). Mais le passage fondamental – dorénavant le leitmotiv de toutes les exhortations des prédicateurs et des moralistes à la parfaite sincérité et véracité – se lit dans l'Evangile de saint Jean VIII, 44, là où Jésus poursuit

une discussion sereine avec les pharisiens: Vos, leur dit-il, ex patre diabolo estis et desideria patris vestri vultis facere. Ille homicida erat ab initio et in veritate non stetit; quia non est veritas in eo. Cum loquitur mendacium, ex propriis loquitur, quia mendax est et pater ejus.

Tel est le texte de la Vulgate, mais le texte, plus ancien, de l'Itala est encore plus clair en ce qui concerne la nature du diable: le passage de l'Evangile que j'ai cité, est, dans l'Itala, formulé de la manière suivante: pater vester diabolus ab initio mendax fuit. C'est le thème qui sera repris et varié à l'infini par Tertullien, Cyprien, Priscillien et surtout par Augustin dans De civit. Dei, dans ses lettres, dans son traité contra mendacium1. Voici quelques textes cités: «quamvis multa multorum vocibus ventilentur et mendacia adversus sacerdotes Dei de diaboli ore prolata ad rumpendam catholicae unitatis concordiam ubique iactentur» (Cyprien, epist. 55, 7, p. 628, 18 contre les calomniateurs de la vraie foi chrétienne). «maligna iactantur nolo mireris, cum scias, hoc esse opus semper diaboli, ut servos Dei mendacio laceret et opinionibus falsis gloriosum nomen infamet» (ib. p. 631, 11). «Sic enim scriptum est de hiis (scil. haereticis): pater vester diabolus ab initio mendax fuit et necesse est, cuius initium mendacii natura dedit, viam veritatis tenere non possit» (tractat. Priscill. 18, p. 64). Mais l'invective la plus détaillée et la plus mordante contre le père du mensonge se lit dans De civitate Dei, liber XIV: «corruptio corporis, quae adgravat animam, non peccati primi est causa, sed poena... non tamen omnia vitae iniquae vitia tribuenda sunt carni, ne ab his omnibus purgemus diabolum, qui non habet carnem. Etsi enim diabolus fornicator vel ebriosus vel si quid huiusmodi mali est, quod ad carnis pertinet voluptates, non potest dici, cum sit etiam talium peccatorum suasor et instigator occultus: est tamen maxime superbus atque invidus... haec autem vitia, quae tenent in diabolo principatum, carni tribuit apostolus, quam certum est diabolum non habere. Dicit enim inimicitias,

¹ Je suis redevable à M. Manu Leumann du privilège d'avoir obtenu les épreuves des articles, non encore publiés, qui figureront dans un des prochains fascicules du Thes. l. lat. (mendax, mendacium, mentiri).

contentiones, aemulationes, animositates, invidias opera esse carnis; quorum omnium malorum caput atque origo superbia est, quae sine carne regnat in diabolo. Quis autem illo est inimicior sanctis? Quis adversus eos contentiosior, animosior et magis aemulus atque invidus invenitur? ... Non enim habendo carnem, quam non habet diabolus, sed vivendo secundum se ipsum, hoc est secundum hominem, factus est homo similis diabolo; quia et ille secundum se ipsum vivere voluit, quando in veritate non stetit, ut non de Dei, sed de suo mendacium loqueretur, qui non solum mendax, verum etiam mendacii pater est. Primus est quippe mentitus, et a quo peccatum, ab illo coepit esse mendacium». Cette conception d'après laquelle Dieu ne connaît pas le mensonge, attribut du diable, se trouve clairement résumée dans la phrase de Rufin, histor. 4, 15, 34: verus tu es sine mendacio deus.

En présence de cette multitude de témoignages concordants sur la conception chrétienne du mensonge, considéré comme l'essence même du spiritus daemonius opposé au spiritus divinus qui professe la vérité, il faut bien s'attendre à une refonte des termes latins MENDAX, MENDACIUM qu'avaient employés - avec un sens moins concis et même atténué - les philosophes et moralistes païens. En effet, aux vocables païens: ARA, SACERDOS, PONTIFEX, SATURNI DIES, solis dies, confiteri s'étaient substitués des termes nouveaux chrétiens altare, presbyter, episcopus, sabbatu, dominica, CONFESSARE. Dès lors, il était tout naturel de voir surgir un mot nouveau, créé exprès pour bien faire ressortir le péché du mensonge chrétien. D'ailleurs, aussi au point de vue strictement linguistique, le besoin devait se faire sentir de créer une nouvelle famille de mots autour du verbe mentiri. N'est-il pas surprenant que le latin men-TIRI ne possède pas le nomen actionis *MENTITIO (cf. DEMOLIRI : DEMOLITIO) ni un nomen agentis *MENTITOR (cf. DEMOLIRI : DEMOLI-TOR)? N'y a-t-il pas lieu aussi de s'étonner que le latin littéraire n'ait pas senti l'inconvénient de deux radicaux phonétiquement voisins (MEND-ACIUM, MEND-AX : MENT-IRI) et l'urgence d'y porter remède en les rapprochant ou unifiant au point de vue du radical? Si le latin ecclésiastique, soucieux de sa tenue classique, a maintenu cet état lexical (de MENTIRI, mais MENDACIA) défectueux à plus d'un égard, les langues romanes nous offrent une

situation radicalement changée: MENDAX, MENDACIUM ont définitivement cédé leur place à des dérivés de MENTIRI: MENTITOR ou autres formations analogues (menteur, mentitore; esp. mentiroso, roum. mincinos) ou à *MENTITIONEA (afr. mençogne, it. menzogna), à *MENTIRIA (esp. portug. mentira).

Ce sont les langues romanes qui nous révèlent que le latin ecclésiastique populaire, pratiqué par les prêtres et les prédicateurs, s'est appliqué à réparer l'insuffisance formelle du radical mendacium: mentiri et cela, en choisissant le second comme chef d'une nouvelle famille de mots: *mentitor, *mentitionea. Nous allons voir que l'essence même de la doctrine chrétienne qui considéra le mensonge comme faisant partie de la nature du diabolus, a laissé son empreinte dans la formation du terme nouveau *mentionia, symbole de la nouvelle conception de l'Eglise victorieuse.

Le latin ecclésiastique populaire du 5-6e siècle a commencé par former un substantif *MENTITIONE attesté sous la forme MENTIO (CGL II, 128, 54: ΜΕΝΤΙΟ: ἀνάμνησις καὶ ψεῦσμα). ΜΕΝΤΙΟΝΕ en regard de *MENTITIONE s'expliquera par une réduction syllabique due à l'haplologie. De même que nous constatons l'anc. prov. partizon (< PARTITIONE) à côté de parson 'partie' (< *PARTIONE)1, nous rencontrons l'aroum. minciune (< MENTIONE) à côté de l'anc. prov. mentizon² < mentitione (cf. S. Pușcariu, ZRPh. 27, 743). Ce substantif mentione 'mensonge' n'a pas réussi à s'affirmer dans le latin littéraire, parce qu'il se heurtait constamment à l'existence d'un autre substantif vivace dérivé de MENTE : MENTIONE 'mention'. Cette gêne lexicale d'ordre homonymique qui doit avoir contribué à la formation postérieure de *MENTIONEA, aura favorisé aussi le retour à MENDACIUM dans le latin ecclésiastique littéraire. Cependant la langue chrétienne d'empreinte plus populaire n'a pas renoncé à satisfaire l'urgent besoin d'unifier la famille de MENTIRI: c'est ce que démontre l'accord des langues romanes.

¹ qui paraît avoir subi une déformation, analogue à 「men[ti]tione¬ > *mentionea, dans l'anc. dalmat. parçogna «division», cf. Вактол, Dalmat. II, 273, et Р. Sкок, dans un article cité dans R 55, 289.

² limous. mentizon (Laborde); P. 689 (H.-Pyr.) 「mentizo¬ ALF, 638.

Le terme concurrent de diabolus est le grec daimon. On n'a qu'à parcourir l'article daemon du Thesaurus pour en entrevoir la forte vitalité dans le latin de l'Eglise chrétienne. Le diabolus ou le daemon immundissimus, seductor hominum, le père du mensonge, selon la parole célèbre de Jésus et que répètent les Pères chrétiens et tous les prédicateurs dans les églises, fournira la matière pour une transformation de MENTITIONE vers *MEN-(TI)TIONEA, non exposée à la collision avec MENTIONE 'mention'. Le substantif daemon possède une variante daemonium, employée par Tertullien, qui oppose les daemonia aux angeli. Le chrétien est constamment invité à s'affranchir des démons (A DAEMONIS LIBERARE). Les adjectifs de DAEMON sont DAEMONIACUS (cf. ebriacus, > ital. imbriaco), daemonius, daemonicus. L'évêque africain Verecundus exhorte les fidèles à se libérer des VITIIS CARNALIBUS ET DAEMONIIS; on avertit les chrétiens de ne pas prier aux aras daemonicas, de ne pas observer la doctrina DAEMONICA ni les superstitions ou artes daemonicae hominum; on leur enjoint de se garder des FRAUDIBUS DAEMONICIS (cf. FRAUS DIABOLICA, MENDACIA DIABOLICA). La POTESTAS DAEMONIA est partout présente pour séduire le chrétien: le mensonge, qualité maîtresse du diabolus ou du daemon aura été souvent réprouvé dans la chaire comme les MENDACIA DAEMONIA ou les MENTI-TIONES DAEMONIAS (cf. VITIA DAEMONIA ET CARNALIA dans Verecundus) ou - à l'aide de l'adjectif en -ICUS - comme MENDACIA DAEMONICA, MENTITIONES DAEMONICAS, DIABOLICAS (cf. Thes. 1. lat.), daemonicae fraudes (cf. diabolica fraus), daemonicae SUPERSTITIONES, DAEMONICAE ARTES, DAEMONICAE SPECIES et Falsae figurae. C'est de ce contact intime des deux mots men-DACIA (plur.), MENTITIO et DAEMONIA qui dans l'esprit du prédicateur ne formaient qu'une seule unité sémantique que doit être sortie une forme telle que * 「MENTIONIA 71, qui, après s'être établie

¹ Le latin vulgaire paraît avoir possédé des noms d'agent en -onius (cf. par ex. le féminin succumbonea «concubine»), sur lesquels je renvoie à l'article de S. Puşcariu, Dacor. 3, p. 658-664. Abstraction faite de cammonea (n. de plante grec), de colonea (ne figurant pas dans Walde-Hofmann), le suffixe -oneu existe dans deux séries d'adjectifs: 1) d'origine grecque: parallelos : -loneus; (h)alcyon

d'abord en Italie dans les diocèses dépendant de Rome, était sur le point de pénétrer dans la terminologie des prédicateurs de la Gallia Christiana (afr. mençogne).

Cependant, comme j'ai eu l'occasion de le montrer dans mon article (RLiR 10, 34 ss.), la langue ecclésiastique des diocèses métropolitains de la Gallia était loin de se plier toujours aux directives linguistiques partant de Rome: des termes caractéristiques de l'Eglise gallicane comme ramus palmis > Rampaux, quadragesima intrante > carême entrant «carnaval», marty-retu > martroi, martorey¹ «cimetière» qui survit dans la toponymie, calendas > calendas «Noël», *candelosa > candelosa 'Chandeleur' n'ont pas été agréés par l'Italie. Il en est de même pour le terme chrétien mensonge: la Gaule paraît avoir donné, de très bonne heure, la préférence à l'adjectif en -onica : mentitiones (mendacia) daemonica(s), diabolica(s) d'où est issue précisément la forme *men(ti)tionica (subst. neutre), postulée par l'anc. prov. mensonega et l'afr. mençonge.

[«]alcyon»: -cyoneus; ma(m)mona: -moneus (le dernier une seule fois attesté). - 2) d'origine latine: a) idoneu; ultro : -oneus «volontaire » (attesté dans Apulée et les auteurs chrétiens); b) carbo : oneus (peu sûr, cf. Thes. l. lat.), pulmo : -oneus et enfin les dérivés de histrio : histrionicus (adj.), histrionius (adj. douteux), -nica, -nia (scil. ars, subst.), erro (-onis) «vagabond» (subst. et adj.) d'où est dérivé erroneu (à côté de erraneu), fréquent chez les auteurs ecclésiastiques, attesté deux fois seulement auparavant chez Columella (canes erronei) et Apulée (stellas erroneas). Les significations d'erronius (cité dans les textes chrétiens «de hominibus errantibus, maxime de haereticis; de daemonibus in errorem educentibus, Thes. l. lal) placent cet adjectif à proximité immédiate de daemonius: en effet, la variante daemonicus a attiré un erronicus, une fois attesté dans les Gloses (III, 335, 49) et expliqué par le grec πλάνος. Sur les adj. en -oneu survivant dans les langues rom., v. Meyer-LÜBKE, RGr. 2, p. 461, HANSSEN, Gram. hist. § 294; campid. aronğu, log. aronzu «campo arativo; tempo per l'aratura» (WAGNER, Ländl. Leben, 10-11) doit, je suppose, provenir de (Tempus, Agrum, *ARONEUM). - Je laisse ici de côté la série de acrimonia, tristimonia, castimonia, miserimonia, fréquentes dans les écrits des auteurs chrétiens, cf. ci-dessus p. 108, N 2.

¹ Cf. H. Glättli, RH 5, Probleme der kirchlichen Toponomastik der Westschweiz und Ostfrankreichs, p. 13.

116 J. Jud

Quant à l'- ϱ - ouvert, exigé impérieusement par les formes rétoromanes, on n'a qu'à se rappeler que l' ω grec de daemone, devenu comme diabulus, un terme très vital de la chrétienté occidentale, devait avoir la prononciation d'un - ϱ - ouvert dans le latin du 3^{ϱ} - 5^{ϱ} siècle. Sont attestés avec ϱ ouvert: l'anc. prov. $dem\varrho ni$, it. $dem\varrho nio$, anc. it. dimonio, glossa it. $chi\varrho sa$, ptochos it. $pil\varrho cco$, ascalonia > prov. anc. escalogna (avec ϱ et ϱ selon Levy), zōti- κ it. $z\varrho tico$.

C'est autour de *「MENTITIONIA」, terme capital pour désigner le vice fomenté par le daemon, le spiritus immundus, que se groupe la série des formations en -ögna grisonnes et -ogna piémontaises qui expriment des qualités réprouvées par les prêtres et les vrais chrétiens (cf. p. 106): anc. engad. malmundögn, brudgögn, ascrögn, schlaschögn 'souillure', 'malpropreté morale', etc., piém. ambriacoña, brunçoña, éukoña 'ubbriacatura' (cf. daemoniacus, ebriacus), maréoña, putrogna 'putridume', mascaroña 'maschera', etc.¹. C'est sous 「mentionica」, symbole de l'Eglise gallicane, que se rangent les nombreuses formations franco-provençales dont le caractère dépréciatif a été mis en relief par Louis Gauchat.

Dès lors nous sommes en droit de nous demander si le foyer des substantifs en -ogna, de caractère religieux, tels que l'anc. mil. cativogna, anc. rétoroman malmundögn, puttanögn, le piém. ambriacoña, etc. ne doit pas être recherché dans la langue ecclésiastique populaire du diocèse métropolitain de Milan dont dépendaient, du 4º jusqu'au 7º siècle, les diocèses provinciaux du Piémont et de Coire. Et pourquoi le foyer des substantifs en -onge du domaine franco-provençal n'aurait-il pas été à Vienne ou à Lyon, centres métropolitains de l'église gallicane? L'exemple de

¹ Comme il arrive fréquemment, les valeurs péjorative et collective du même suffixe s'avoisinent pour -oña: piém. nivuṛoña 'nuvolaglia', ñauṛoña 'ciangottio', cf. -ACEU collectif dans brumas VRom. 8, 56 N et E. Gamillscheg, Beitr. z. rom. Wortbildungslehre, 38 ss.

² Qu'on n'oublie pas que menzonea (< MENTIONICA), attestée dans les vieux textes du Piémont et de Pavie, a été submergée ensuite par menzogna (< *MEN(TI)TIONEA), terme de la prédication et de la liturgie de l'Ecclesia Romana qui a aussi imposé ascensa «ascension» aux diocèses dépendant de Milan dont la liturgie am-

*「MENTIONEA」 et de *「MENTIONICA」, point de départ d'une série de nouvelles formations dans une ambiance sémantique voisine, n'est pas isolé. Qu'on me permette de développer les idées d'Antoine Thomas (Nouveaux Essais, p. 110 ss.1), qui le premier a étudié les origines du suffixe-ERIUM dans le gallo-roman. Le plus ancien ADULTERIUM : ADULTER, ADULTERARE entraîne déjà en latin la formation de VITUPERARE : VITUPERIUM, IMPROPERARE, IMPROPERIUM; de là part la grande série de REPROPERARE: *REPRO-PERIUM 'reproche', anc. prov. reprober, de considerare: *con-SIDERIUM, anc. prov. consider, consirer, afr. consirier 'souci' et ensuite la longue série des mots en -ier avec un sens souvent dépréciatif: destorbier, encombrier, encontrier, frapier, mesalier, meserrier, reprochier. Pourtant Ant. Thomas n'a peut-être pas suffisamment mis en relief un mot d'empreinte chrétienne qui dépasse l'aire de tous les mots cités ci-dessus; c'est *CAPTIVERIU *-VERIA : CAPTIVUS comme ADULTERIU : ADULTER. En effet, ce mot dérivé de captivus, terme imprégné de la signification chrétienne «mauvais» (= prisonnier du mal), n'est pas attesté en latin, mais probablement de formation ancienne autant que * MENTITIONEA 7 et *\(^\text{MENTITIONICA}\); il se rencontre du Veneto jusqu'en Espagne: anc. vénit. cativeria, vicent. cativeria 'méchanceté', friul. chativerie, Colfuschg cativeria (Alton), anc. engad. chiativiergia, -vergia (Bifrun; Desch Eteds) 'méchanceté', berg. catiéria 'cattività', 'indocilità', mil. cativeria2 'indocilità', piacent., mirandoles. cativeria, piém. cativeria, tous postulent un *CAPTIVERIA, dans lequel, à côté d'adulteriu, se continue le substantif miseria avec son sens religieux 'misère du pécheur', 'pauvreté'. En gallo-roman, l'anc, prov. caitivier, l'anc, franco-prov. chaitiver (Lég., ed. Mussafia-Gartner 26, p. 151) comme l'afr. chaitivier continuent à survivre surtout dans les parlers méridionaux (FEW II, 330-331): au-delà des Pyrénées l'anc. catal. cativeri, l'anc. esp. cautiverio,

brosienne avait désigné la fête par ascensio, d'accord avec la Gallia christiana (cf. RLiR 10, 75).

¹ Cf. plus tard J. Brüch, ZFSL 45, 146.

² L'anc. mil. offre par contre cativonia 'viltà' (cf. ci-dessus p. 106), confirmée par le surselv. cattavegna 'Bubenstreich' (Salvioni, RDR 4, 240).

le judéo-esp. cativerio, le galic. cativeiro 'flojo d'animo', le basque gatiberia comme le log. cattiveriu (< esp. cativerio) témoignent de la vitalité du mot ecclésiastique demi-savant.

Arrivé au terme de l'enquête sur \(^rmensonge^\), \(^rmenzogna^\), il me semble nécessaire de déterminer l'état actuel de la discussion sur l'origine de mensonge, exposée dans les derniers travaux ou dans les dictionnaires étymologiques.

1º L'idée d'un croisement de "mençogne" avec songe pour expliquer "mensonge" est abandonnée à cause de l'anc. prov. mensonega (cf. Gamillscheg, Bloch, Dauzat): tout au plus le genre masculin de mensonge est-il attribué à songe.

2º L'accord n'existe pas encore sur l'impossibilité d'expliquer, à l'aide de * [MENTIONEA], phonétiquement mençogne et mensonge qui coexistent dans le nord de la France. Dans un article fouillé, publié dans les Mél. Haust, p. 127–138, M. Dupire a fait connaître une série de doublets en -ño et -go en anc. picard: calogne : calonge, engraignier: engrangier (INGRANDIARE), ressoignier: ressongier 'craindre', etc. Le fait même que mençogne n'est pas confiné au territoire picard, mais réapparaît en Italie, en rétoroman et en anc. provençal, parle en défaveur d'une explication régionale du problème de mençogne. Dans le compte rendu qu'il a donné de ce travail, M. A. Långfors (R 66, 269) juge donc opportun de revenir à l'idée professée par Louis Gauchat et enseignée dans les manuels: à savoir que mençogne et mensonge seraient deux stades de l'évolution de ni en français: mensonge avec - g- serait justifié par lange (< LANEU) et linge (< LINEU). Mais cette explication écarte artificiellement le prov. anc. mesonega, messorga, l'anc. piém. menzonea des formes congénères du nord de la France: cette solution ne donne pas la clef du type [MENTIONICA] ni de [MENTIONIA].

3º Déjà Adolf Tobler, mais surtout les linguistes géographes,

¹ Cf. les exemples de l'anc. portug. cativeiro, Y. Malkiel, Language 20, 119 N.

² Sur l'esp. candongo, cf. Spitzer, ZRPh. 42, 34 N.

³ Ronjat, Gramm. hist. des parlers prov., 1, p. 278 N partait d'une forme latine *mentionicus (cf. *vetulo, -onicus), dérivée de mentitio qui, selon lui, aurait été un nom d'agent ('menteur'), cf. afr. ivrogne 'ivresse' et 'ivrogne'; mais cette hypothèse ne tient nul compte de l'aire de *[mentitionea] en dehors de la Gaule, de

Gamillscheg et Bloch, Puşcariu et Brüch (ZRPh. 41, 692) ont insisté sur l'unité formelle de l'anc. prov. mensonega et l'afr. mensonge sans arriver toutefois à reconnaître l'origine du suffixe énigmatique¹.

* *

Il nous reste à discuter l'esp. portug. mentira dont l'explication n'a cessé d'intéresser les savants. Maurice Grammont² fut le premier à considérer mentira comme une forme à laquelle devrait être appliquée la formule VII de ses lois de dissimilation. La teneur de cette formule est la suivante: «appuyée, combinée ou non, dissimile intervocalique, combinée ou non, type alambre < v. esp. arambre». Postulant mentida, attestée pour le domaine catalan, mais inconnue dans tout le territoire espagnol et portugais, comme point de départ de mentira, le linguiste de Montpellier interprète -r- (< -D-) dissimilé contre -nt-, en supposant que le -t- (dans -nt-) déplace légèrement le point d'articulation de la spirante alvéolaire sonore -d- qui est remplacée par la vibrante alvéolaire faible -r-. Cette explication ne rencontre aucun appui dans l'espagnol: les subst. ou adj. tendido, sentido, rendido, assen-

la qualité de la voyelle tonique de l'engad. manzögna, de l'aroumain minciune.

¹ J'aurais voulu aborder ici aussi le problème de *caronea 'charogne' dont le substantif 「caro est un terme sémantiquement refondu par la doctrine chrétienne. Ce qu'en dit le FEW, s. caronia 'charogne', formée d'après flamonium 'dignité d'un flamen', est peu satisfaisant. Mais il faudrait reprendre l'étude de la terminologie romane pour la notion charogne, ce qui m'entraînerait assez loin, cf. l'anc. bourg. escharevoste, charevoste 'charogne' Mél. Pope, p. 227, pour lesquels, malgré M. Spitzer, je continue à postuler carne reposita. – De *gluttonia «gloutonnerie» (< glutto «glouton»), qui survit dans l'anc. prov. glotonia, afr. gloutonie, doit partir l'anc. prov. leconia, l'afr. vilonie. Par le contact de gluttonia avec guttur on a formé, selon Ant. Thomas, Mél., p. 110, en afr. gloternie, ital. ghiottornia, point de départ de l'it. leccornia (Crusca, s. v.), bresc. slecargnû (= 「sleccorgnone eleccardo), piac. alcornia «leccornia », cf. aussi Regula, ZRPh. 43, 8.

² Dissimilation (1895), 42, 48 (répété dans Trailé de phonétique, p. 289).

tado n'ont jamais dissimilé leur dentale intervocalique, ce qui du reste aurait abouti à rompre un lien morphologique des plus tenaces dans la langue (-ado, -ada, -ido, -ida part. passé des verbes en -ar, -ir). L'hypothèse de Maurice Grammont, reprise avec réserve par E. G. Wahlgren dans son livre, Un problème de linguistique romane (1930), p. 88, a été ensuite modifiée par M. J. Brüch (ZFSL 55, 152), qui est enclin à expliquer l'adj. mentiriosus, attesté dans les gloses (cf. infra), comme le résultat d'une dissimilation de *MENTITIO + OSUS¹.

Nous devons une seconde tentative d'explication à Albert Zauner, ZRPh. 42, 79, qui proposa de voir dans mentira l'infinitif mentir, transformé par verdad (fém.) en mentira (substantif). Si cet essai d'interprétation n'a pas convaincu le maître de Zauner, W. Meyer-Lübke (ZRPh. 42, 491), elle a recueilli le plein assentiment de M. Leo Spitzer, ZFSL 48, 376.

Ce qui étonne, c'est qu'on renonce à examiner à fond la forme latine, que W. Meyer-Lübke avait dénichée, il y a quarante ans, dans le CGL V, 222, 11: mentiriosus: fallacem aut mendacem². L'adj. mentiriosus suppose, me semble-t-il, l'existence d'une forme *mentiria qui, à travers *mentira, aura abouti à *mentira (cf. -ariu > -airu > -ero, -oriu > portug. -oiro, esp. uero). Le substantif *mentiria qui, à l'instar de folia > hoja, peut être considéré comme un neutre pluriel devenu collectif et ensuite singulier, sera une formation originale, créée dans l'Eglise de la Hispania praegotica. C'est que la terminologie de l'Eglise hispanique, antérieure à la Reconquista, était loin d'être identique à celle de la Gaule et de l'Italie³: à 「carne lavare¬, 「carne levare¬ de l'Italie, à 「carême prenant¬ et à 「carême entrant¬ de la Gaule s'oppose la carnestollendas 'carnaval' de l'Espagne⁴; à ognissanti de la liturgie

¹ Il est curieux de voir que W. Meyer-Lübke, dans la 3º éd. de son REW, 5510, paraît adopter le point de vue de Grammont. Il explique, en 1935, mentiriosus comme une restitution savante d'une forme espagnole mintroso et il place mentira à côté du catal. mentida.

Wiener Studien 25, p. 103.

³ Cf. RLiR 10, 1 ss.

⁴ Cf. aussi introitus: anc. esp. *antruido*, anc. léon. *entroido*, etc., cf. menendez Pidal, *RFE* 7, 15.

romaine, à totos sanctos de la Gaule septentrionale et de la vallée du Rhône s'oppose le martyrorum festa (martror) de l'église mozarabe du 10e siècle; à filianus, figlioccio de l'Italie continentale, à "filiolus" rhétique et gallo-roman s'oppose l'esp. ahijado (< AF-FILIATU). On n'oubliera pas enfin la forme si caractéristique du portug. bispo, de l'esp. obispo, anc. esp. bisbo en regard d'evesque et vescovo de la Gaule et de l'Italie. Si en Italie, en Rhétie et en Gaule *MENTIONIA et *MENTIONICA sont nés sous l'ascendant de DAEMONIA et DAEMONICA, l'adj. mentiriosus, à son tour, aura subi, dans le latin ecclésiastique de la Hispania l'empreinte d'un autre adjectif sémantiquement proche. Cet adjectif me paraît être deliriosus, attesté dans le Thes. l. lat. avec le sens de «ridiculus, delirans, ineptus, vanus »1. Le Thesaurus ne connaît, il est vrai, que deliriu avec le sens médical de 'furor, insania', mais c'est précisément l'adjectif deliriosus, attesté en dehors des traités médicaux et avec un sens plus large que le substantif deliriu, qui plaide en faveur de DELIRIUM, employé aussi dans la langue ecclésiastique. En effet, on n'a qu'à examiner de près l'usage du verbe delirare, du subst. Deliramentum et de l'adjectif delirus très vivace dans les violentes polémiques des Pères de l'Eglise et des écrivains ecclésiastiques du 3e jusqu'au 6e siècle pour se rendre compte combien les significations se rapprochent de celles de MENTIRI et de MENDACIUM. Qu'on me permette de citer un petit nombre de textes présentés par le *Thesaurus*, et que j'ai tenu à relire dans l'original.

1º LACTANTIUS, divin. institut. (Corp. Vindob. 19) II, 3, 15: atquin hoc idem faciunt philosophi, qui disputant in caelo quid agatur, sed eo se impune id facere arbitrantur, quia nullus exsistit qui errores eorum coarguat. quodsi existimarent descensurum aliquem qui eos delirare ac mentiri doceret, numquam quicquam de iis rebus quas scire non possunt disputarent.

III, 19, 18 dici non potest quantam mentibus caecitatem, quan-

¹ M. K. Lobeck a bien voulu me copier à Paris le texte latin de saint Irénée, où figurent les exemples de deliriosus: du contexte le sens du premier exemple: ...loquitur deliriosa..., ressort clairement, c'est celui d'«inepte, vain, mensonger». Dans le second exemple, il est difficile de préciser la signification exacte du mot.

tos pariat errores ignoratio veritatis. Ego plane contenderim numquam quicquam in rebus humanis dictum esse delirius: quasi vero si aut barbarus aut mulier aut asinus denique natus esset, idem ipse Plato esset ac non illud ipsum quod natus fuisset.

II, 8 delirus Epicurus, qui auderet negare id quod est evidentissimum...

2º PAULINUS NOLANUS, epistulae (Corp. Vindob. 29)

cap. 16, 4: nec minore mendacio Fata simulantur vitas hominum nere de calathis aut trutinare de lancibus. quod deliramentum ne vulgo imputemus aut nimium philosophos admiremur, Platone etiam delirante narratur, qui in gremio anus pensum Necessitatis exponit et tres ei filias addit concinentes et versantes fusum et per fila ludentes... tantum abusus est humanis auribus adrogantia inanis facundiae, ut ridiculam anilis fabulae cantilenam non erubesceret scriptis suis, quibus de divina etiam natura quasi conscius disputare audebat, inserere.

3º FILASTRIUS, divers. heres. liber (Corp. Vindob. 38)

38, 4: Post istum Valentinus surrexit, Pythagoricus magis quam Christianus, unam quandam ac perniciosam doctrinam eructans et velut arithmeticam, id est numerositatis notitiam fallacissimam praedicans, multorumque animas ignorantium captivavit (suivent encore quelques autres doctrines fausses et condamnées de Valentinus). De ogdoada ergo et decada et duodecada consistere triginta aeonas delirat.

33, 7: Alii autem evangelium consummationis et visiones inanes et plenas fallaciae et somnia videre diversa adserunt delirantes.

4º De rebaptismate, traité pseudocyprien du milieu du 3º siècle (Corp. Vindob. 3). Indigné de l'incrédulité des disciples de Jésus, l'auteur s'écrie: juxta quae omnes quoque discipuli adseverationem quoque mulierum, quae post resurrectionem viderant Dominum, iudicaverunt deliramenta et quidam ipsorum viso eo non crediderunt, sed dubitaverunt (p. 81, 8).

Tous ces témoignages de delirare, deliramentus, delirus désignent exactement ce que l'auteur des *Scholia Terentiana*¹ (ed. T. Schlee, p. 101) donne comme sens de delirare: id est

¹ On situe ce texte au 5–6^e siècle après J.-C.

vana loqui, a veritate mentis recedere. Or il n'existe pas de plus grand péché que de ne pas reconnaître la vérité intégrale révélée par la parole de Jésus: delirare c'est répandre, propager, enseigner les erreurs contraires à la vérité de l'Evangile, c'est commettre le péché du mensonge. delirare et mentiri, deliramentum, fallacia, mendacia sont des termes sémantiquement proches dans la langue des polémistes et du prédicateur qui accusent de delirare, de mentiri ceux qui osent nier ce qui est l'évidence même (cf. le texte cité ci-dessus de Lactance).

L'espagnol et le portugais mentira gardent donc, comme *mentionia et *mentionica, l'empreinte formelle de la foi intégrale professée par le prédicateur chrétien de la fin de l'antiquité. C'est dans le cercle des défenseurs de la doctrine orthodoxe qu'on a transporté le soi-disant suffixe -onia, -onica de daemonia¹, daemonica à *ment(it)ionia, *ment(it)ionica en Italie et en France et personne ne saurait nier le parallélisme frappant du passage du «suffixe» 「-iria¬, -iriosus de del-iria, del-iriosus à *ment-iria, ment-iriosus², qui, termes caractéristiques du latin ecclésiastique de la Hispania, ont réussi à survivre dans l'ibéro-roman³.

^{* * *}

¹ Dans le sermon d'un prédicateur populaire, on pourrait aisément se figurer une phrase comme celle-ci: A christiano evitanda et condemnanda sunt, vitia daemoni(c)a, scilicet: mentitioni(c)a (mensonge), ebrioni(c)a (afr. ivrogne, ivronge, piém. ambriacoña), histrioni(c)a, strigonia (surselv. striegn, engad. striögn «sorcellerie»), captivonia (< captivu «méchant», cf. anc. mil. cativogna), putronia (surselv. putregna, b.-engad. putrögna «pourriture morale»), putidanonia (surselv. pitanegn, engad. pitanögn, cf. ital. puttana, anc. fr. pute, putain). Ainsi le frate Cipolla reproche à son valet neuf vices: egli è tardo, sugliardo e bugiardo, nigligente disubidiente e maldicente; trascutato, smemorato e scostumato. (Notez la triade des suffixes juxtaposés: -ardo, -ente, -ato (Décaméron, giorn. VI, nov. 10).

² Qu'on n'oublie pas l'appui possible du suffixe -iriu par un substantif essentiellement chrétien comme MART-IRIU (MARTYRIU).

³ Dans le parler aragonais de Sercué, mentiras est descendu au sens de «copeaux du rabot» (cf. Wilmes, Volkst. u. Kultur 10, p. 224), ce qui rappelle les mesourgos et les mesoundjos de l'ALF 319 (Dép. Cantal, Puy-de-Dôme, Corrèze, Tarn, Tarn-et-Garonne, Lozère) et de messounge 'copeau' du Béarn (Palay). Cf. aussi 「bugie」 du Veneto avec le sens de 'trucioli' sur la carte de l'AIS 2, 226.

Mon cher maître,

Arrivé au terme de ce modeste essai, je tiens d'abord à vous remercier de m'avoir suivi à travers les déductions où vous aurez vu une de ces exigences de méthode que nous ont inculquées les meilleurs de nos maîtres. J'ai tenu, d'abord, à retenir votre attention sur des faits rhétoromans des Grisons: il me plaisait, en effet, de vous rappeler le souvenir des conférences sur le ladin où vous aviez bien voulu convier votre étudiant assidu de l'Ecole des Hautes Etudes de 1904-1905. Vous-même, malgré votre vaste et féconde activité dans d'autres domaines, vous avez gardé votre intérêt à la «Romantschia grischuna»: témoin le substantiel article que, dans la Romania 37 (497-508), vous avez consacré au texte grison du 12e siècle, découvert par Ludwig Traube à Einsiedeln (Nossa Dunaun en rhétoroman). Nombreux sont les étudiants suisses accourus de nos universités qui ont, avec moi, admiré vos qualités de maître et d'animateur. Je voudrais me flatter de l'espoir que vous retrouverez dans ces lignes comme un écho de votre enseignement et qu'elles diront un peu la gloire de quelques-uns de ces romanistes qui ont fait honneur à la France et à l'Ecole des Hautes Etudes.

Zurich-Zollikon

J. Jud.